

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

LETTRE DE MONSIEUR BÉGIN



L'Œuvre du Patronage, fondée en 1861 par M. le Chevalier Muir, en faveur des enfants pauvres de la ville de Québec, est dirigée aujourd'hui par les Frères de saint Vincent de Paul, et vient en aide à plus de 300 enfants.

Il est des misères qui parlent d'elles-mêmes et que tout cœur généreux se plaît à soulager. La souffrance est notre sort à tous et les pleurs qu'elle nous arrache nous rappellent la terrible loi de l'expiation à laquelle l'humanité est soumise. Mais cette souffrance est plus terrible lorsqu'elle s'attaque à l'enfant trop faible pour se défendre. Si l'Œuvre du Patronage n'a cessé de rencontrer tant de sympathies, c'est précisément parce qu'elle console et protège ces pauvres petits déshérités. Et que leur donne-t-elle ? l'éducation chrétienne, l'affection dont leur cœur a besoin, les secours matériels que leur corps réclame.

Le premier de ces bienfaits l'emporte sur tous les autres : les richesses ne sont rien, comparées à cette instruction religieuse ; tous les titres pâlissent devant celui de chrétien. Quel est, en effet, le trésor que les parents chrétiens estiment par dessus tous les autres, celui qu'ils désirent léguer à leurs enfants ? N'est-ce pas cette connaissance et cet amour de Dieu qui seuls donnent un sens à notre vie, soutiennent dans l'adversité, mettent à l'abri des séductions de la prospérité ? — Y a-t-il donc des parents, assez coupables pour se désintéresser de l'avenir religieux de leurs enfants, assez aveugles pour ne pas comprendre le tort qui résultera pour ces êtres si chers dont ils ont la garde et qu'ils lanceront dans la mêlée de la vie sans idée chrétienne, sans les secours de la pratique religieuse ? Dans un pays aussi catholique que le nôtre cette insouciance est rare, mais arrêtons-nous aux exigences de la pauvreté. Les préoccupations matérielles dispersent durant la journée le père et la mère qui essayent, par un travail pénible, de gagner le pain de chaque jour : le soir, ils rentrent au logis, exténués et empressés de trouver dans un repos réparateur les forces nécessaires pour recommencer, le lendemain, leur rude tâche.

Que devient alors l'enfant, abandonné à lui-même, privé de cette éducation chrétienne qui relève directement du prêtre, mais qui doit commencer dans le sanctuaire de la famille ? L'École n'est même pas toujours là pour réparer cet oubli, et ce pauvre enfant exposé aux hasards du chemin prend vite des habitudes de vagabondage, d'insouciance, quand il n'apprend pas d'enfants corrompus le vice qui déflöre l'âme et dont le contre-coup se fait sentir parfois toute la vie. Quelle belle pensée que de créer un abri pour ces enfants exposés, que de suppléer à cette instruction religieuse et profane qui faisait défaut ! Instruire l'enfant est un ministère important, mais que ce ministère est sublime quand il est accompli en faveur des déshérités de ce monde ! Tel est un des buts de l'Œuvre du Patronage, et si parmi les enfants qui profitent de cette charité, un bon nombre vient avec une formation religieuse attestant le soin des parents à s'acquitter de leur rôle d'éducateurs chrétiens, combien n'en voyons-nous pas qui ont grandi, jusqu'à neuf et dix ans, quelquefois plus, dans l'ignorance de cette science sans laquelle les autres ne peuvent que nuire ?

L'enfant a reçu de Dieu son innocence, son amabilité, sa simplicité, pour être aimé : il a besoin d'affection, et si son âme ne reçoit pas cette rosée vivifiante, elle se replie sur elle-même, comme une fleur brûlée par un vent desséchant. Chez le pauvre, cette affection existe, car l'amour et le dévouement ne sont pas le privilège des classes aisées ; mais pour le pauvre, le temps manque, pour ainsi dire, à ces doux épanchements : la misère jette toujours autour d'elle une tristesse sombre. Aussi comme ces enfants recueillis par le Patronage, sont sensibles aux marques d'affection dont ils sont l'objet ! Il y a donc pour eux une maison où leur présence n'importune pas, où ils peuvent demander ce qui leur est nécessaire, sans contrister un père et une mère qui ne peuvent satisfaire à cette demande pourtant si légitime. — Les économistes modernes sont effrayés devant cette fameuse question sociale qui divise les peuples et dont la solution semble réclamer des arguments violents. L'Église, dépositaire de l'esprit de Dieu, a donné au monde le moyen de résoudre ces difficultés qui troublent aujourd'hui la plupart des nations. Toutes les œuvres de charité travaillent d'une façon efficace à com-

bler cet abîme creusé par la haine et l'envie. Elles répandent autour d'elles un peu de ce baume qui a nom charité. Comment voulez-vous que l'enfant qui grandit dans la souffrance et dans l'oubli ne finisse pas par s'irriter ? Pourquoi ne connaît-il la vie que sous un jour aussi sombre, alors que d'autres ne savent comment épuiser les plaisirs qui s'offrent à eux ? Pourquoi s'empresse-t-on autour des heureux de ce monde, tandis que lui qui a soif d'affection, reste dans cet isolement ? — Versez sur ces cœurs le vin et l'huile du bon Samaritain, témoignez au pauvre l'affection que vous lui portez, et de suite les plaies se ferment, l'irritation disparaît. Il souffre, mais on le plaint ; il est pauvre, mais on l'assiste : sa pauvreté n'éloigne pas, elle attire. Le riche ne croit pas descendre en venant jusqu'à lui, il le remercie de vouloir bien accepter son aumône. Voilà ce que fait l'Œuvre du Patronage : en ouvrant ses portes aux enfants pauvres, elle fait sentir l'affection la plus sincère.

L'homme ne vit pas seulement de pain, il en a cependant besoin. Il ne doit pas s'inquiéter outre mesure de la nourriture et du vêtement, il doit cependant tenir compte de ces nécessités. Aussi, quel meilleur emploi peut-on faire du superflu que de s'en servir pour secourir la misère ? Parfois ces pauvres enfants ne trouvent pas chez eux le morceau de pain qui doit les soutenir ; c'est alors que la charité doit subvenir à pareille indigence. Quelle plus belle mission que celle de vêtir ces chers petits qui souvent, pendant l'hiver, souffrent du froid et ne peuvent retenir leurs larmes ! Vêtus comme en été, ils ne peuvent compter que sur la charité pour diminuer leurs douleurs.

Les enfants qui bénéficient de cette Œuvre appartiennent à la ville de Québec et à ses environs, mais leur sort doit intéresser toutes les âmes chrétiennes. Non seulement ce sont nos frères qui souffrent, mais très souvent ces familles viennent, des différentes paroisses du diocèse, cacher leur pauvreté dans les quartiers populeux de Québec, espérant vivre plus aisément.

La Maison de Famille qui recueille une vingtaine d'apprentis et leur fait apprendre des métiers, intéresse aussi tout le diocèse puisque ces jeunes gens viennent indistinctement de diverses paroisses. Cette œuvre et

d'autres du même genre,—au moyen desquelles le Vénérable Dom Bosco a rendu ses religieux si populaires et si efficaces dans une foule de contrées,—exigent des ressources pécuniaires pour se développer et produire le bien qu'on est en droit d'en attendre.

C'est pour subvenir à ce besoin et coopérer à cette excellente œuvre que vous devrez faire chaque année—jusqu'à révocation de ma part,—une collecte dans votre église le jour de Noël. C'est avec les gouttes d'eau que se forment les ruisseaux et les fleuves ; c'est avec l'obole de chaque fidèle que nous arriverons à faire prospérer cette magnifique Œuvre du Patronage de Saint Vincent de Paul et que nous attirerons sur nos travaux et sur les familles les bénédiction du Ciel.

Un Cadeau de Notre-Dame



Saint Ildcfonse,—un moine bénédictin devenu archevêque de Tolède,—est une des plus fières figures de l'Espagne du VII^e siècle. On pourrait l'appeler : le Chevalier de Notre-Dame, tant il eut à cœur de la défendre contre les attaques des mécréants. Il écrivit en particulier, pour prouver sa virginité perpétuelle, des ouvrages débordants d'enthousiasme et de foi.

Une nuit,—c'était en la fête de l'Expectation de la Vierge Marie,—le saint archevêque, suivi de tout son Chapitre, descendait vers l'église cathédrale pour la célébration des matines solennelles. Il méditait dans le secret de son âme sur les joies de la Mère de Dieu pendant les mois d'attente qui précédèrent la naissance de son Enfant, et repassait en lui-même les expressives formules que l'Office divin allait mettre tout à l'heure sur ses lèvres : “ Reçois, ô Vierge Marie, la parole que le Seigneur t'a transmise par l'ange ; tu concevras et enfanteras Celui qui est à la fois Dieu et Homme, afin de pouvoir être appelée bénie entre les femmes.... ”

Le cortège silencieux avait atteint le porche de la Cathédrale.

Quand la porte fut ouverte, un tel flot de lumière s'en échappa que nul des compagnons de l'archevêque ne se

sentit le courage d'avancer plus loin. C'était une clarté surnaturelle, aveuglante, qui clouait au sol.

Seul, Ildefonse fut assez intrépide pour s'engager sous les voûtes illuminées. Son âme était coutumière des manifestations d'en Haut, et celle-ci n'avait rien qui pût l'épouvanter.

Dans le chœur, la Ste Vierge, assise, l'attendait.

Ildefonse tomba à genoux.

Alors la Vierge qui voulait donner au champion de sa virginité perpétuelle un gage de sa reconnaissance, lui remit elle-même une chasuble blanche, merveille de délicatesse et d'art, telle que des doigts d'Ange peuvent seuls en broder.

Le Saint reçut entre ses bras le vêtement sacerdotal, et aussitôt Marie disparut, emportant avec elle l'extraordinaire clarté

Le présent de la Reine du Ciel ne fut pas fait en vain : le saint s'en servit tout le reste de sa vie pour célébrer les solennités de Notre-Dame.

Un jour de fête de Ste Léocadie, patronne de la ville de Tolède, — pour laquelle saint Ildefonse avait un culte très tendre, — le peuple emplissait la cathédrale. L'archevêque se mit en marche avec tout son cortège vers le tombeau de la Sainte pour y prier. Les genoux en terre, il s'était plongé dans une oraison fervente, lorsqu'aux yeux du peuple stupéfait, le tombeau parut s'ouvrir. Léocadie en sortit et, s'adressant à l'archevêque prosterné elle lui dit d'une voix que tout le monde put distinguer : " O Ildefonse, par toi vit ma Dame, qui habite les sommets du ciel ! "

Nul éloge ne pouvait aller plus droit au cœur du chevaleresque serviteur de Marie.

A peine avait-elle prononcé ces mots, que la Sainte se retourna pour s'éloigner.

L'archevêque ne perdit pas son sang-froid. Près de lui était venu prier son intime ami, le roi Receswinthe. Ildefonse sortit vivement de son fourreau la dague qui pendait à la ceinture du roi, s'élança vers la céleste apparition, et, saisissant de la main gauche le voile dont elle était couverte, il en coupa en toute hâte un morceau.

La sainte disparut à l'instant même.

Quand à l'archevêque, il transporta, séance tenante dans toute la pompe de son cortège pontifical, la relique merveilleuse et l'arme royale qui avait servi à la couper, dans le trésor de son église. On y vénère encore aujourd'hui l'un et l'autre objet.

DOM P. CHAUVIN

Monsieur Jos. Gauvin

Le 10 avril, j'assistais, dans la basilique, aux funérailles du vieux Joseph Gauvin qui avait exercé la charge de sacristain durant plus de trente-neuf ans. M. le curé Faguy s'était fait un devoir de chanter le service, assisté de ses deux vicaires. La levée du corps fut faite par M. l'abbé Mathieu, recteur de l'Université Laval et Mgr Hamel, V. G. chanta l'absoute. On voyait en outre au chœur : Mgr Têtu procureur de l'archevêché, MM. les abbés Rouleau, principal de l'école Normale, Nunesvais, supérieur du Patronage, Nadeau, directeur du Grand Séminaire, etc., et les enfants des Sœurs de la Charité. Un certain nombre d'élèves du séminaire chantaient à l'orgue, tenu par M. Gagnon.

Ajoutons que la nef était relativement bien remplie. Un étranger, entrant à cette heure dans la basilique, se serait tout naturellement demandé de quel grand personnage l'on célébrait les funérailles.—Eh bien ! c'était le vieux et pieux Joseph Gauvin qui attirait ce concours honorable et qui certes méritait bien ces derniers témoignages de sympathie. Humble, ennemi de toute ostentation, toujours de belle humeur, d'une politesse exquise à l'égard des prêtres et des séminaristes, il était sans contredit le modèle des sacristains, d'autant plus qu'il savait comprendre la grandeur réelle de ses fonctions et les remplir avec zèle et exactitude.

D'une foi aussi ardente que simple et naïve, il avait le plus grand respect pour la majesté du saint lieu et pour la présence de Celui qui le remplit. Sans jamais se laisser aller à la routine, on peut dire que jusqu'à la fin, il s'appliqua avec le plus grand soin et avec succès à l'ornementation des autels et au bon entretien de l'église et de la

sacristie. La cathédrale, c'était comme son église à lui, il en était le gardien fidèle, comme il a toujours été pendant sa vie, l'ami et le compagnon le plus assidu du Saint Sacrement, " Beati qui habitant in domo tua Domine. " " Bienheureux Seigneur, ceux qui habitent votre maison. " Le bon Joseph Gauvin, passait non seulement ses journées au service de la cathédrale, mais encore il y reposait la nuit, ayant une humble alcôve dans la sacristie St Joseph.

Obligé de donner sa démission, il y a quelques années, à cause de la faiblesse de sa santé, il conserva ses habitudes de piété et son amour pour la maison de Dieu. Chaque jour, il se rendait à la cathédrale et y passait des heures entières à prier devant les saints tabernacles et à faire le chemin de la croix. Quelle belle vie que celle de cet homme juste ! Ne rappelle-t-elle pas d'une manière admirable la vie de son patron, l'humble Joseph de Nazareth ? Comme lui, il a consacré toute son existence à adorer, à prier, à entourer de ses soins le Jésus de la vie cachée, et à se pénétrer de plus en plus du sentiment de sa divine présence.

Et quel respect pour les représentants de Jésus-Christ ! Il avait—et a bon droit—une vénération spéciale pour le cardinal Taschereau ; et quand ce dernier lui parlait, ce qui arrivait assez souvent, le bon Joseph Gauvin en était tout confondu : " Quand on pense, disait-il, que cet homme si grand daigne parler à un pauvre serviteur comme moi ! "

On comprend qu'avec ses goûts modestes et ses occupations si réglées, les dépenses de ce bon sacristain ne furent pas extravagantes. Aussi malgré la modicité de son salaire, réussit-il à économiser une somme assez ronde dont il sut faire le meilleur usage. Voyant Jésus dans l'Eucharistie et dans le prêtre, il le voyait aussi dans les pauvres, et sans négliger les intérêts de ses parents, il fit une large part aux bien-aimés du Sauveur.

L'un des bienfaiteurs insignes du Patronage—cette institution si belle, si digne de toute sympathie,—sa mémoire y sera toujours en bénédiction et bien longtemps les bons Frères et les enfants y prieront pour le repos de son âme. Quel exemple pour de plus riches que lui qui oublie quelquefois de s'assurer des prières et de

se ménager des intelligences dans le ciel ! Ce sont toujours ceux qui auraient le plus besoin de faire la charité qui ne la font pas. Et c'est juste, car, suivant un mot aussi vrai que terrible, ils ne méritent pas de faire la charité ! Et qu'ils sont vite oubliés ! Si on redit leur nom, c'est souvent pour rappeler leur manque de sagesse chrétienne et le contraste qui existait chez eux, entre l'abondance des biens matériels et la pauvreté des biens de l'esprit et du cœur.

Heureux ceux—et ils sont nombreux à Québec—qui, comme le bon Joseph Gauvin, ont l'intelligence du pauvre et de l'indigent. Ils savent s'attacher par leurs aumônes des amis fidèles, des cœurs reconnaissants, des intercesseurs auprès de Dieu.

Quant à lui, je n'en ai aucun doute, il aura été bien reçu là-haut et ici-bas il laisse des œuvres, et le souvenir de ses humbles et solides vertus. C'était un bon et fidèle serviteur, un homme de Dieu.

H. T.

Comme nous l'annoncions dans notre dernier numéro, M. J. Gauvin aimait nos enfants, et chaque année il prenait plaisir à nous envoyer son aumône. Dans son testament il a institué le Patronage son légataire résiduaire. Il était beau de voir tous nos enfants suivre le cortège funèbre, de la maison du défunt à la basilique. Les pauvres perdaient en lui un de leurs amis les plus dévoués et leur présence disait à tous l'étendue de leur reconnaissance.

ERNEST HELLO.

Dans notre dernier numéro nous terminions "*Ludovic*" de E. Hello.

Voilà un nom qui, aujourd'hui, est connu de tous ceux qui ont quelque prétention littéraire.

'La réputation, a écrit Hello, est la parodie et le contraire de la gloire.' Pensée profonde, qui explique ces succès tapageurs suivis de l'oubli le plus profond. Hello n'a pas eu la réputation : à part un cénacle d'amis intel-

ligents, capable d'apprécier le penseur, il a passé au milieu de la foule, comme un original quelque peu obscur, un chrétien qui ne savait pas se plier aux nécessités du moment, un intransigeant pour tout dire.

La mort semblait devoir enfouir dans l'oubli celui qui avait fait si peu parler de lui, et cependant la gloire s'est attachée à son nom : on l'étudie, on le cite, on le compare aux génies. " L'artiste qui élève le public va vers la gloire " a-t-il écrit : il a été ce véritable artiste, car on se tromperait en le considérant simplement comme un penseur, il est écrivain. Ce titre de *Maître* que l'on donne trop facilement aux auteurs qui semblent avoir créé un genre, appartient à Hello car au dire d'un critique autorisé, M. Léon Gautier, il a exercé une influence décisive sur son époque. " C'est cette réforme que Ernest Hello vient de rendre plus facile par son livre *Le Style* ; un des plus beaux, un des plus *influents* qui aient paru, depuis le commencement de ce siècle, nous dirons même depuis trois siècles. L'éloge n'est pas exagéré. " Un autre critique, Barbey d'Aurevilly disait à son tour : " J'ai dit que Hello avait du talent, et ce n'est peut-être pas du talent qu'il faut dire, car c'est plus et c'est moins qu'il a . . . Le talent, à le bien prendre dans son essence, est quelque chose de continu, de rythmé, d'intégral, qui a je ne sais quelle largeur fluviatile, laquelle peut se précipiter ici pour s'alan-guier là, mais qui présente toujours une surface étendue : et, à proprement parler, Ernest Hello n'a pas cela. Je ne m'imaginais pas qu'il s'étende jamais beaucoup dans un livre, avec le développement limpide et continu qui fait le livre. Mais il jettera des pages autour de lui, et, si elles ne sont pas obscures et ténébreuses, elles étincelleront de génie. Il procède par feuilles détachées. Il est intuitif et rapide comme l'intuition, et de fait, qu'y a-t-il de plus rapide, de plus vite passé qu'un regard ? . . . Il est quelquefois sublime, mais le sublime, non plus, ne dure pas Le sublime, c'est le coup de foudre ! "

M. Charles Buet fait cette remarque :

" Ernest Hello avait deux vices en exécution : l'avarice et l'envie ". Nos lecteurs ont pu s'en convaincre en lisant " Ludovic ". Voilà ce qu'écrit Henri Lasserre à ce sujet :

" Ni la Bruyère, ni Pascal, ni Tacite, ni Shakespeare, ni Balzac n'ont scruté avec cette vigueur et cette finesse les

abîmes de l'âme, ou ses détours les plus cachés. Ce qu'ils disent semble superficiel, à côté des profondeurs étonnantes dans lesquelles descendent les terribles analyses d'Hello. Lisez l'Avare d'Hello, et lisez l'Avare de Molière ou de Plaute: Plaute et Molière vous sembleront des enfants. Leur Avare, formé avec trois ou quatre traits heureux d'un pinceau léger, est une silhouette sur un mur, une ombre chinoise sans épaisseur que le machiniste fait mouvoir et que le souffleur fait parler. L'Avare d'Hello, ce n'est ni le costume de l'avare, ni sa physionomie, ni son langage, ni l'accent de sa parole, ni tout cela à la fois; il est l'Avare lui-même: non pas dépeint dans ses traits extérieurs, mais montré tout à coup dans sa vivante et effroyable réalité. Ce n'est pas son portrait, c'est lui-même. Ce n'est pas un avare, c'est l'Avare. C'est plus que l'Avare, c'est l'Avarice. C'est l'Avare avec son Avarice, l'Avare tel qu'il a été, qu'il est et qu'il sera. C'est l'âme de l'Avare ouverte brusquement par une main puissante, et étudiée par l'œil du génie, non pas à la lueur des torches, mais aux grands rayons du soleil.

A ceux qui désireraient étudier de plus près cette figure si intéressante, nous conseillons le livre de M. Joseph Serre: *Ernest Hello—l'Homme—le Penseur—l'Écrivain.*



VIE D'HENRI PLANCHAT

(Suite)

Nous venons de voir le P. Planchat se multipliant pour adoucir les souffrances du pauvre mobile, et lui procurer les consolations spirituelles, plus désirées par lui bien souvent. Nous ne serons pas surpris de voir notre apôtre s'éloigner parfois de Sainte-Anne, et courir sur les champs de bataille des combats sous Paris. Voici le récit de deux expéditions faites aux avant-postes, par les plus froides nuits de cet hiver exceptionnellement rigoureux. L'abbé Planchat, aumônier militaire, est le dernier trait qui manquait à ce type d'abnégation. Il achève de confondre les misérables qui, pour excuser leur crime, accusaient le prêtre d'indifférence aux douleurs de la patrie, comme d'antagonisme aux intérêts populaires. Nous avons vu comment l'abbé Planchat aimait le peuple. Voyons-le donc auprès du soldat :

“ La canonnade inouïe du 30 novembre au 1^{er} décembre, si voisine de Sainte-Anne, n'avait pu suspendre les travaux de préparation de notre première communion du 15. Mais pouvions-nous aller prendre notre repos, en pensant aux nombreux blessés que les dernières heures du combat avaient dû laisser sans secours, par suite de l'obscurité de la nuit ? On avait déjà amené quelques blessés à notre ambulance. On nous disait que d'autres étaient en dépôt à la porte de Montreuil. Nous nous y rendons vers dix heures du soir : deux docteurs, deux infirmiers, l'abbé X..., et l'aumônier de Sainte-Anne.

“ A la porte de Montreuil, rien ; à celle de Vincennes, le capitaine, commandant le poste de la garde nationale, s'empresse de mettre à notre disposition les voitures par lui requises. Deux fiacres et une diligence sont dirigés vers le rond-point de Plaisance, lieu de première évacuation des blessés.

“ Dans le château de ce nom, nous trouvons plusieurs blessés, mais tous pansés et sur le point de partir par les

soins de la Société internationale de secours ; tous confessés, sauf quatre, qu'extrémise l'abbé X...

“ — Allez, nous dit-on, chez Dominique, marchand de vin, plus bas, près de la rivière, il y a dix-sept blessés en grande détresse.

“ Nous trouvons, en effet, dans deux pièces du rez-de-chaussée, ouvertes à la bise, et dans une petite salle au-dessus, à peu près le nombre indiqué de malheureux, presque tous blessés mortellement, et gisants sur la paille.

“ — Soyez le bienvenu, dit à l'un de nous, le médecin de Nogent, accouru jusque-là, sans vous, je n'en sortirai point, et, d'ailleurs, mon corps me réclame.

“ Nous voici donc tous à l'œuvre.

“Un seul blessé, déjà pansé, disparaît avant que l'abbé X.... ait pu l'entretenir. Tous les autres, avant leur transport en voitures, sont confessés par l'abbé X.... et par moi. Nous avons heureusement emporté les saintes huiles. Ici commence la série des faits touchants de nos nocturnes expéditions :

“ J'avais passé la médaille au cou d'un soldat agonisant ; une balle lui était entrée dans le ventre ; l'hémorragie s'était faite à l'intérieur. Le pauvre enfant avait affectueusement baisé sa médaille et embrassé mon grand crucifix. La confession commençait.

— Mais, me dit-il, je suis de Besançon, c'est vrai, mais je suis protestant !

— Qu'est-ce que cela fait ? Acceptez-vous les consolations du prêtre catholique ? vous n'avez pas de ministre ici. Demandez pardon au bon Dieu de vos péchés, et en particulier, d'avoir suivi une fausse religion, car vous pouvez bien vous être trompé.

“ Le temps pressait pour d'autres, j'ajoutai peu de paroles. Le baptême me paraissait certain, vu le lieu de naissance du mourant. Je lui donnai l'absolution. Il a dû mourir peu de temps après. J'ai tout espoir pour son salut.

Et ainsi pendant plusieurs nuits de suite le P. Planchat parcourut les champs de bataille, les ambulances. Avec lui se trouvait un ancien officier de marine devenu prêtre. C'était M. de Broglie si dévoué aux œuvres et qui devait mourir, on peut le dire, victime de sa charité, assassiné par une hallucinée dont il avait été le protecteur.

Parfois il fallait marcher longtemps avant de trouver l'occasion d'exercer le ministère. Par ces nuits glaciales, les deux prêtres comptaient pour rien leurs fatigues.—“Je n'ai pas perdu ma nuit, disait M. l'abbé de Broglie au P. Planchat en le retrouvant, j'ai confessé un soldat !”

L'ARRESTATION

Ce prêtre du peuple ne devait pas trouver grâce devant les révolutionnaires qui saccageaient Paris. Un jour un groupe de gardes nationaux pris de boisson se présente au Patronage Ste Anne et demande le P. Planchat. Sans se troubler le bon prêtre répond, sans perdre l'occasion de montrer à ceux qui avaient gardé un semblant de raison, qu'ils abusaient de leur force et ne représentaient aucun pouvoir. Quand il crut en avoir assez dit, il ferma la porte au nez de l'officier qui conduisait ce triste groupe.

Ici se place un trait qui peint au vif le zèle de notre apôtre. Lui-même va nous le faire connaître.

“J'appris que notre officier, qui ne vivait pas en état régulier, devait, le lendemain, se marier à la mairie. Je me souvins aussi que, sur sa demande, deux ans auparavant, j'avais fait admettre, chez les frères, son fils âgé de six ans.

Le mardi matin, à l'aube du jour, j'étais chez mon persécuteur.

— Vous me permettez d'entrer ? car je ne voudrais pas violer votre domicile. Vous avez voulu me rendre hier un mauvais service, vous m'en avez rendu un bon. Vous vous mariez demain, c'est bien à vous : mais peut-être n'avez-vous pas songé à l'Eglise. Je viens vous offrir mon aide et mes services. J'obtiendrai toutes les permissions.

— Monsieur l'abbé, si je suis venu violer votre domicile, c'est que l'on m'y a poussé. J'ai été baptisé, et j'ai fait ma première communion. Vous voyez que je ne suis pas si noir que vous croyez. J'accepte votre offre.

— Me donnez-vous votre parole ?

—“ De grand cœur.”

— En effet, le mercredi 9 novembre, à 6 heures du soir, je menais ce brave homme à ma chapelle, et sa femme venait communier à ma messe le lendemain.

(A suivre)

La légende du Brochet



Dans le temps jadis, il y a mille lunes et au-delà, vivait un habile magicien, qui n'ignorait rien des secrets de la nature. Il prévoyait les changements de saison, connaissait la résidence des animaux de la forêt, faisait accourir le gibier et était même en communication avec les poissons. Il en vint au point de se croire plus puissant que le Grand Esprit et il voulut se lier avec l'esprit du mal, pour le détruire. Le Grand Lièvre, qui n'ignore rien de ce qui se passe sur la terre, résolut de punir cet orgueilleux magicien. Comme se dernier ce changeait en oiseau ou poisson à son gré, pour reprendre ensuite la forme humaine, le Grand Esprit lui suggéra de devenir brochet, et brochet d'une plus grande taille que tout ce qu'on avait vu jusque là. Le magicien avait à peine accompli sa métamorphose, qu'il se vit transporté dans une profonde caverne, où le Grand Lièvre lui apparut sous la forme d'un poisson gigantesque, et lui parla en ces termes :

“ Dans ta fierté tu t'es cru plus élevé que les montagnes du couchant, d'une science plus profonde que celle de la mer sans rivage, plus agile que l'orignal, et tu t'es imaginé pouvoir voler plus haut que le vautour. Tu as même voulu me détruire, moi, le Grand Lièvre, qui règne sur tous les oiseaux, sur tous les animaux, et sur tous les poissons, qui change à mon gré la surface des lacs. Te voilà en ma présence. Je pourrais te détruire, à mon tour, je n'en ferai rien.

“ Pour te punir je vais t'enlever le pouvoir dont tu disposais avec ma permission. Tu ne retourneras pas parmi les hommes. La forme de brochet que tu as prise, sera ta forme définitive. Tu étais jusqu'ici le plus méchant des hommes, tu seras désormais le plus méchant des poissons. Tu vivras jusqu'à ce qu'un jour, entraîné par ta voracité tu seras détruit par un pêcheur plus grand magicien que toi.”

A ces mots, le Grand Esprit disparut.

Depuis ce jour le brochet devint le " tyran des eaux douces " comme l'appelle Isaac Walton, le père de nous tous, pêcheurs à la ligne.

THOMAS DE VAL ROBERT.

UN HARANGUEUR.... A COURT

Le comte de Merle n'était pas,—il s'en fallait de beaucoup,—un homme d'esprit. Mais il appartenait à une famille bien posée ;—quoique brave homme et pas fin, il avait sa petite ambition : il demanda et obtint l'ambassade du Portugal. Comme le ministre le savait peu propre à se tirer seul d'affaire, il lui donna pour secrétaire un homme de beaucoup d'esprit, l'abbé Nardy. Les voilà partis tous deux. On voyageait déjà depuis plusieurs jours,—à cette époque-là, les voyages étaient lents,—lorsque notre comte se préoccupa de la grande cérémonie de réception par laquelle il lui faudrait passer, en arrivant à la cour de Lisbonne.

—Çà, Monsieur l'abbé, dit-il en arrivant à Toulouse, il va falloir que j'adresse un discours à Sa Majesté portugaise.

—Evidemment.

—Vous me rendrez le service de me le faire.

Ce fut convenu. Le soir même, l'abbé Nardy apportait au comte, à l'heure du souper, le discours demandé.

—Malheureux ! s'écria l'ambassadeur, qu'avez-vous fait là ! Un discours de deux pages ! Moi, apprendre un discours de cette longueur ! Jamais de ma vie je ne me suis attaqué à pareil morceau. L'abbé, raccourcissez-moi cela des deux tiers. L'abbé fit ce qui lui était demandé. Chaque jour, le comte étudiait son discours, mais il avait beau faire, sa mémoire rebelle chaque fois le trahissait.

Enfin, on arrive à Lisbonne ; on s'installe à l'hôtel de l'ambassade ; le jour de la réception est fixé.

Une heure avant la cérémonie, le comte de Merle récite pour la centième fois le discours à l'abbé. La perspective de parler devant le roi et toute sa cour le met hors de lui ;

il a le trac et il entremêle sa harangue de tant de balourdises que l'abbé ne sait plus comment faire. — Une idée ! s'écrie-t-il tout à coup. Et vite, il prend le feuillet ; se met à une table, le recopie d'une grosse écriture sur une bande de papier ; puis, la mettant au fond du chapeau de l'ambassadeur :

— Voilà qui est fait ! dit-il, tout content de son invention. Vous tiendrez ainsi votre chapeau, Monsieur le comte, et, si votre mémoire vous trahit, vous lirez votre discours.

Enfin, le moment solennel est arrivé ! Les voitures de la cour sont venues chercher l'ambassadeur et son secrétaire. Les voilà dans la salle magnifique où le roi les attend, entouré de sa famille et des ministres. Le comte de Merle fait quelques pas en avant. Il tient dans sa main le chapeau . . . et le discours que nul ne voit.

— Sire, dit-il, je . . .

Coup terrible et inattendu ! Pour faire honneur à l'ambassadeur d'un si grand roi, son allié, le roi de Portugal qui, selon le cérémonial, était resté couvert, invite le comte de Merle à se couvrir. Celui-ci refuse ; mais avec une bonne grâce charmante autant que cruelle pour le comte, le roi exige qu'il mette son chapeau sur sa tête.

L'infortuné obéit et, pâle, d'une voix tremblante : — Sire, dit-il, Sire . . . je ne sais . . . ma mémoire . . . Votre Majesté . . . Bref, il se déconcerte, il bredouille, à tel point que le roi, souriant, non sans quelque malice, vient lui serrer la main, et de discours il ne fut plus question, mais le comte s'en alla pas fier, et, quand il fut parti, la cour s'en donna à cœur joie. Quant à l'abbé Nardy, il consola du mieux qu'il put son vieil élève.

CHS DUBOIS



La Procession de la Fête-Dieu

M. le curé, en aube, allait et venait sous le porche, marquant le rang de chacun. Pauvre curé de campagne ! à la fois prêtre, clerc, sacristain, chantre, bedeau, maître des cérémonies, officiant et acolyte : il mettait en ordre les petits enfants, et s'interrompait pour chanter à pleine gorge et remettre dans le ton les filles qui venaient d'entonner les cantiques. Ces petits enfants, garçons et filles, sortaient à la file de l'église, portant chacun une baguette de bois vert dont l'écorce était taillée au couteau en spirale, avec un bouquet de fleurs au bout. Rien de plus charmant que cette invention. A la campagne, on endimanche volontiers les petites filles de huit à dix ans dans le même goût que les femmes mûres, ce qui fait qu'il me semble toujours voir de petites vieilles, et j'en trouvais là une foule qui étaient les plus drôles du monde, avec leurs traits mignons, gravement coiffées d'un grand bonnet à barbe, leur fichu bien épinglé, et marchant posément comme de petites bonnes femmes, leur baguette à fleurs dans la main

A la tête du cortège il y avait aussi d'autres enfants couronnés de fleurs et affublés de robes blanches mais ceux-là si jeunes et si rebondis, qu'ils marchaient à peine, en promenant çà et là de grands yeux éblouis.

On entendit un roulement de tambours, les jeunes filles vêtues de blanc s'avancèrent à la suite de leurs bannières, chantant des cantiques ; la procession se mettait en marche.

En tête marchaient les tambours et quatre hommes du détachement ; puis, comme j'ai dit, la bannière de la Ste Vierge, suivie des jeunes filles ; puis toutes les femmes du village, sur deux rangs, leurs petits enfants sur les bras.

Venait ensuite la bannière rouge de Saint Joseph, je crois, que suivaient les hommes. Je me mis humblement à la file. Je vis alors que la procession c'était tout le village : il ne restait plus de spectateurs et nous passions devant les maisons désertes. Chacun avait tendu son seuil de draps blancs. Les tisserands avaient prêté ces pièces de toile, et ces tapisseries écrues étaient réhaussées

de bouquets ; la rue et la route étaient pareillement jonchées de branches de buis et de fleurs des champs.

Entre les rangs marchaient les chantres, les thuriféraires et les fleuristes la tête chargée de roses, puis s'avançaient, au milieu des gardes, sous le dais, surmonté de panaches d'herbes des champs, le curé en chasuble, portant le Saint Sacrement, escorté de quatre paysans, vieillards vénérables, tenant des cierges et chantant le *Tantum Ergo*. Les cloches cependant sonnaient à toute volée, et le tambour battait aux champs marquant le pas triomphal.

Vous croyez que je m'échauffe et que je transfigure la chétive procession de Mazières, vous-même n'allez pas imaginer sur ma description la pompe d'un *Te Deum* royal à Notre-Dame de Paris. Je veux être vrai, et voici quelques détails qui vous aideront à concevoir cet ensemble villageois. La tunique des jeunes fleuristes était de grosse toile et ce n'était, je crois bien, que des chemises dont on avait rogné les pans. Plusieurs de ces lévites laissaient voir, sous l'auguste vêtement, les deux jambes d'un pantalon de cotonnade rayée. L'un d'eux, gros garçon de douze ans, grave et joufflu, déployait, en haut de son aube un immense col de chemise serré par une cravate des dimanches, et qui entourait sa tête comme ce grand papier dont on enveloppe un bouquet.

Que dirai-je de plus ? La dalmatique du *cruciger*, antique et fleurie tombait de travers sur ses épaules : mais cela même lui donnait un air d'ancienneté pittoresque, de pieuse gravité, on eut dit un diacre des vieux tableaux chrétiens.

Les tambours, le bedeau allant et venant, n'avaient que les insignes de leurs fonctions : les baguettes, la caisse et la verge ; et, du reste leurs belles vestes du dimanche en gros drap moutarde ou bleu de ciel.

Enfin je vis à mes côtés, sur la ligne (je prends l'exemple entre autres) un honnête paysan en soubreveste gros vert d'un vieil uniforme de l'empire, en pantalon de toile bleu, trop court d'un demi-pied, coiffé d'un shako ridiculement évasé, et armé d'un méchant fusil de chasse, qui marquait le pas en se dandinant de l'air le plus risible.

tournant doucement la tête, j'entrevis, parmi ces visa-

ges halés, sous l'ombre du dais rustique, le saint Sacrement étincelant dans les mains du prêtre.

Oui, oui, je le reconnais, c'est bien lui ; c'est celui qui jadis entraînait en vainqueur à Jérusalem monté sur une ânesse, entouré de pauvres qui jetaient devant lui des branches d'arbres ; et c'est vous mon divin Maître, qui marchez aujourd'hui au milieu de ces braves gens, sur ce chemin champêtre qu'ils ont jonché de fleurs. Je vous reconnais à ce trait, ô mon Sauveur ! Quel autre voudrait de ces triomphes misérables, et quel autre les saurait ennoblir de tant d'éclat divin ?

Non, je ne réussirai point à exprimer tout ce que m'inspirait de beau, de grand, de délicieux, la procession devant les seuils déserts, ni combien je fus pénétré de la présence adorable du Sauveur des hommes. Voilà pourtant ce que je voulais et ce que je ne puis vous rendre. En un certain endroit une basse-cour laissait entre deux mesures un vide trop étendu qu'on n'avait pu masquer de toiles et de guirlandes ; on y voyait à découvert, un amas de fumier, une mare desséchée et tout le dénuement de la misère villageoise ; mais ce spectacle augmenta pour moi le charme attendrissant de la cérémonie. O mon Dieu ! s'il n'était permis d'emprunter des traits mortels pour rendre mes faibles imaginations, quels doux regards, quel radieux sourire vous avez dû laisser tomber en passant sur cette pauvreté si mal déguisée ! Mais quoi ! mon Seigneur n'est-il pas né dans l'étable de Bethléem ! Et quand les maisons plus rares laissèrent voir les prés et les guérets, quel autre spectacle éloquent, que le bon Dieu mené en pompe par ces pauvres gens au milieu des champs qui les font vivre et qu'ils mettent sous sa protection, comme un seigneur paternel que ses fermiers promènent dans ses terres, afin qu'il juge par lui-même de leur état et de leurs besoins.

On arriva devant le reposoir, qu'on voyait de loin magnifiquement dressé au milieu du grand chemin et dominant toute la campagne ; il était simple et majestueux ; c'était un entrelacement de branchage de chêne qui grimpaient et se rejoignaient en forme de dais couronné d'une croix faite de roses tressées ; cela ne vaut-il pas la pourpre et l'or ? Le grand Salomon, dans sa gloire, n'est pas mieux vêtu que le lys des champs.

Le devant d'autel était d'un travail fort gracieux ; il représentait l'agneau sans tache surmonté de la croix en champ d'azur ; le tout orné pareillement en fleurs de couleurs tranchantes, bleuets, nielles et oeillets blancs.

L'assemblée se mit à genoux autour de l'autel, l'encens fuma, le tambour battit aux champs, et le Saint Sacrement, rayonnant au feu du soleil, s'éleva sur la campagne silencieuse.

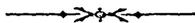
ED. OURLIAC.

LA CHARITE

Il faut mettre les hommes dans les intérêts de notre gloire, si nous voulons qu'elle soit immortelle, et nous ne pouvons les y mettre que par nos bienfaits. Les grands talents et les titres qu'on élève au dessus d'eux, et qui ne font rien à leur bonheur, les éblouissent sans les toucher, deviennent plutôt l'objet de l'envie que de l'affection publique. Les louanges que nous donnons aux autres se rapportent toujours par quelques endroits à nous-mêmes. C'est l'intérêt ou la vanité qui en sont les sources secrètes ; car tous les hommes sont vains, et n'agissent presque que pour eux ; et d'ordinaire ils n'aiment pas à donner à pure perte des louanges qui les humilient, et qui sont comme des aveux publics de la supériorité qu'on a sur eux : mais la reconnaissance l'emporte sur la vanité ; et l'orgueil souffre sans peine que nos bienfaiteurs soient en même temps et nos supérieurs et nos maîtres.

Quel plaisir ne doit-on pas sentir à soulager ceux qui souffrent, à faire des heureux, à s'attirer l'innocent tribut de leurs acclamations et de leurs actions de grâces ! Quand il ne nous reviendrait que le seul plaisir de nos largesses, ne seraient-elles pas assez payées pour un bon cœur ? Eh ! qu'a de plus délicieux la majesté du trône, que le pouvoir de faire des grâces ? Les princes seraient-ils fort touchés de leur grandeur et de leur puissance, s'ils étaient condamnés à en jouir tout seuls ? Faisons servir tant qu'il nous plaira, nos biens à nos plaisirs, à nos profusions à nos caprices : nous n'en ferons jamais d'usage qui nous laisse une joie plus pure et plus digne du cœur, qu'en soulageant les malheureux.—(MASSILLON).

Conte de Bonhomme Jacquet



Bonhomme Jacquet vivait là-bas du côté de Toulouse et c'est en patois du pays qu'on conte d'ordinaire son histoire.

Il n'avait pour toute fortune qu'une douzaine de ceps de vigne enserrés en un jardinet pas plus large que le châle de la dame du château.

Les ceps étaient de choix ; ils fournissaient de belles grappes vermeilles, mais voyez la *guigno*, comme si les bec-figues, les grives, les étourneaux se fussent donné le mot, ils s'abattaient dessus chaque année, et dévoraient à qui mieux mieux. Bonhomme Jacquet avait beau ne dormir que d'un œil, se lever matin et veiller toute la journée un *casso-mouscos* (chasse-mouche) à la main, les larçons ailés trouvaient moyen d'accomplir leurs déprédations. De telle sorte que les douze ceps, au lieu de rapporter une comporte de vin en fournissaient deux ou trois verres de moins.

Saint Pierre, qui voyage beaucoup, vint à passer par là *incognito*. Ayant soif il s'adressa à Bonhomme Jacquet, lequel alla lui quérir un pot d'eau fraîche à la *foun* (fontaine) du bois voisin.

—Demande-moi ce que tu voudras en récompense, dit le voyageur, quand il eut bu. Je suis Saint Pierre, et je te le donnerai.

Bonhomme Jacquet aurait dû demander tout de suite la clef du paradis, mais moins avisé il s'écria :

—Accordez-moi que jamais *aousel* (oiseau) ne remette la patte ni le bec dans mon jardinet

—Accordé, dit Saint Pierre en s'enfonçant sous *uno brumo* (un brouillard d'azur.)

La saison des vignes revenue, plus d'oiseaux sur les ceps ; mais, ô malheur ! au lieu d'oiseaux, autour des pieds, sur l'écorce, sur les feuilles, sur les pampres, une armée de gros insectes de toutes formes, de toutes tribus.

Les douze ceps furent à sac et à pillage. —Rendez-moi les *aousels* ! gémissait le bonhomme Jacquet, adressant une neuvaine à Saint Pierre.

Saint Pierre se montra bon apôtre ; il rendit à Bonhomme Jacquet ses oiseaux, non sans leur intimer au préalable une raisonnable tempérance.

Les oiseaux mangèrent les insectes, et le bonhomme Jacquet eut sa comporte de jus de vigne.

— Que Dieu soit béni dans tout ce qu'il a fait.

LOIS DE KERVAL

LE PATRONAGE D'YOUVILLE A MONTRÉAL.

Dans son numéro du 5 mai, la *Semaine Religieuse* de Montréal recommande "à l'attention des familles et de messieurs les curés l'œuvre du Patronage d'Youville".

Nous avons eu l'avantage de visiter cette oeuvre et nous la considérons comme très importante pour ne pas dire nécessaire. Que de jeunes filles quittent la campagne pour venir s'engager dans les grandes villes ! Elles arrivent pleines de confiance et libres de toute crainte. Bientôt elles s'aperçoivent que les places sont rares et qu'avant d'accepter une proposition il serait utile de se renseigner : mais à qui s'adresser ? où se retirer durant les semaines employées à ces recherches infructueuses. Le découragement survient bien vite, et trop souvent l'aide qui par hasard leur est donné par des étrangers, cache des dangers que la pauvre enfant ne soupçonne même pas. Ici nous ne supposons rien, nous faisons de l'histoire.

Le Patronage d'Youville dirigé par les Soeurs de la Charité de Montréal, vient en aide à ces jeunes filles. Un bureau de placement leur fournit des adresses recommandables. Elles trouvent là une maison de pension, où pour un prix raisonnable elles sont nourries et logées jusqu'au jour où elles trouvent une place. Plusieurs jeunes filles travaillant dans les magasins de la ville pensionnent au Patronage.

L'oeuvre a commencé petitement, mais le bien qui s'y est accompli a déterminé les Messieurs de St Sulpice de l'agrandir. Aujourd'hui les Soeurs peuvent recevoir une quarantaine de personnes.

Québec ne possède pas d'oeuvre de ce genre. Est-ce parce que le besoin ne s'en fait pas sentir ? Je ne le pense pas, et même je suis sûr du contraire. Ici, comme à Mon-

tréal, des jeunes filles éloignées du toit paternel travaillent dans les magasins de la ville et se trouvent dans un isolement dangereux ; ici aussi, les campagnes envoient des groupes trop nombreux d'enfants sans se préoccuper du milieu dans lequel elles tombent. Dieu suscitera certainement une oeuvre d'une si haute importance. A qui en reviendra l'honneur ?

Q U A I N T E



Le XIXe Siècle

A la dernière Conférence de Notre Dame de Paris le R. P. Etourneau a salué le XIXe siècle en ces termes :

“O mon cher dix-neuvième siècle, tu vas mourir, toi aussi ; que d'autres t'exaltent pour tes œuvres naturelles, moi, je considère surtout le bien surnaturel qui s'est accompli pendant ta durée. N'as-tu pas vu à ton aurore, après la tourmente révolutionnaire, nos temples saints se rouvrir au culte et la religion reflourir parmi nous ? N'as-tu pas vu l'Eglise, en dépit de tous ses malheurs s'étendre et se fortifier dans l'unité, sous la discipline de ses illustres pontifes et sous l'inspiration d'un grand Concile œcuménique ? N'as-tu pas vu la doctrine révélée, en dépit de toutes les attaques, rester toujours la même dans sa vitalité immortelle ? N'as-tu pas vu, enfin, cette religion, cette Eglise, cette doctrine fructifier de mille et mille manières, et en œuvres de foi et en œuvres de charité ? Toi qui as assisté à plus d'une canonisation solennelle, n'as-tu pas tes apôtres, tes martyrs et tes saints ?

“Que le monde couvre ta tombe, de toutes les couronnes humaines que tu mérites ; sur elle nous, les croyants, nous planterons la Croix.”

Le Colonel de Villebois-Mareuil.

Avant de quitter Paris le Colonel Villebois-Mareuil avait été trouver son curé pour lui faire sa confession, car le vaillant soldat était un chrétien sincère. Son testa-

ment atteste ses sentiments à ce sujet. "Si je meurs hors de France, mes restes demeureront où ils auront été inhumés. . . . Je ne veux ni lettre de faire part, ni service religieux solennel à mon intention. Des messes et des aumônes seront attribuées à mon salut. J'en laisse le soin aux personnes qui ont eu de l'affection pour moi."

Celle qu'on est convenu d'appeler la *Pauvre France* compte encore des hommes de caractère, des chrétiens et des soldats sans peur et sans reproches. — Le colonel avait de qui tenir! sa famille avait été anoblie par Philippe-Auguste, sur le champ de bataille de Bouvines.

Un Testament

M. Thimothée Riordon qui vient de mourir à Baltimore, a légué trente mille piastres aux différentes maisons d'éducation et institutions charitables.

"Dieu a béni mes entreprises, dit-il dans son testament, et je reconnais que la possession des richesses est un dépôt sacré; c'est pourquoi je désire tout d'abord donner aux pauvres qui sont soignés par les saintes religieuses qui dirigent ces charitables institutions. Elles donnent leur temps et je considère comme un privilège spécial de donner mon argent pour leur faciliter la continuation de leur bonne œuvre.

"Afin que personne ne puisse mettre en doute le droit que j'ai de disposer ainsi de mon argent, je dis la simple vérité quand je déclare que ma fortune est le résultat d'une vie laborieuse et frugale, et mon plaisir est de la placer où elle fera plus de bien en en faisant part: 1^o aux pauvres de Dieu; 2^o à ses enfants souffrants et affligés des hôpitaux. Enfin, et ce n'est pas la moindre part: *je désire donner libéralement aux institutions où les jeunes gens sont élevés et formés au sacerdoce*, étant convaincu que les plus chers intérêts de notre vie morale et sociale reposent sur le ministère du prêtre. Ma joie est d'employer ma fortune là où elle fera plus de bien."

Un fchu mal placé. — Un jeune diplomate met par mégarde le pied sur la traine d'une dame aussi peu endurante qu'outrageusement décolletée. Il s'en suit une déchirure et cette apostrophe jetée d'une voix rageuse: — "Fichu maladroît!"

Alors, sans sourciller, le diplomate s'incline et dit :—
" Oh ! madame, que ce *fichu* serait mieux à sa place sur
vos épaules que sur vos lèvres ! "

Que d'attachés d'ambassade seraient nécessaires pour
remettre tous les fichus en place.

Nouvelles des Conférences.

Monsieur C. J. Magnan vient d'être nommé Président du conseil particulier des conférences de Québec, à la place du regretté Monsieur J. B. Thibaudeau. Nous félicitons le nouveau président, d'autant plus qu'il s'agit, dans la circonstance, non pas d'un titre honorifique, mais d'une charge qui exige le dévouement aux œuvres de charité— M. Magnan n'est pas un étranger pour nous. il nous permettra même de dire que nous le considérons comme un peu de la famille. Avant d'occuper la place distinguée qu'il tient dans l'enseignement il avait consacré ses premières années à l'instruction des enfants du Patronage. Les premiers Frères de Saint Vincent de Paul le trouvèrent à l'œuvre, lors de leur arrivée et furent heureux de le garder— pendant quelques années comme auxiliaire.

—Notre revue lui doit l'existence, puisque nous n'avons fait que continuer la *Bibliothèque Canadienne-Française* dont il a été le fondateur.

Le nouveau président saura maintenir les traditions de dévouement et d'initiative qui ont distingué son prédécesseur.

*
* *

Après la perte de M. J. B. Thibaudeau, les Conférences de Québec ont encore à regretter le départ d'un des plus anciens présidents. M. Romain Cauchon, employé de douane, a été rappelé à Dieu le jeudi 10 mai. Depuis quelque temps, il avait dû résigner sa charge de Président, en raison de sa faiblesse, mais on peut dire que ce fut au dernier instant qu'il se décida à confier à d'autres mains le soin des pauvres visités par la Conférence Saint Joseph.

Il laisse le souvenir d'un citoyen intègre et d'un chrétien charitable. Il aimait les pauvres, les recevait toujours avec bonté. Sa famille entière était associée à ses bonnes œuvres, et le Patronage ne saurait l'oublier : aussi en priant pour celui qui vient de partir nous n'oublierons pas ceux qui restent.

Bulletin Bibliographique

APPARITIONS ET GUÉRISONS DE LOURDES, *Lectures pour le mois de Marie*, par un prêtre du clergé de Paris. Un volume in 12 de vii 387 pages, avec *imprimatur* de l'Ordinaire. Prix : 2 francs-franco 2 fr. 15 (Librairie Ch. Douniol, 29, rue de Tournon, Paris.) (Pruneau et Kirouac, libraires, Québec)

Les merveilles dont Lourdes a été le théâtre constitue le plus grand événement surnaturel et religieux du XIX^e siècle. Là éclate dans tout son jour la gloire incomparable de l'Immaculée Conception. C'est donc de ce côté que nous, pèlerins fidèles aux grottes de Massabielle, nous aimerons à porter nos regards attendris et reconnaissants.

En attendant que s'achève le monument qui s'élève actuellement en l'honneur de Marie, non contents d'avoir visité le sol béni qu'elle a foulé de ses pieds et parfumé de ses grâces, nous reviendrons chaque jour sur les apparitions qui sont comme autant de sourires et de bénédictions apportés à la terre de France. Les voici distribués par une main aussi habile que pieuse, en lectures du plus haut intérêt, et du charme le plus exquis. Rien de plus gracieux et de plus réconfortant que ces récits qui revêtent toujours une saveur nouvelle pour ceux qui les lisent ou qui les entendent. Se lasse-t-on jamais de contempler une mère et de contempler les trésors de sa tendresse et de son amour ? Et quand cette mère est Marie comment se lasser de parler d'elle et de publier ses grandeurs ? Notre auteur sans s'écarter de ses devanciers, ne cesse d'être personnel, et leur ajoute, avec la magie de son style et son tour d'esprit original, une grâce de plus. Il aime passionnément Marie avec lui. En faut-il davantage pour dire que son livre est un joyau de plus qui s'ajoute à la couronne de Notre Dame de Lourdes ?

A l'histoire de Lourdes, s'ajoute un choix fort judicieux et non moins remarquable, des guérisons obtenues dans ces dernières années. Toutes portent, comme il a soin de nous en avertir, le caractère de l'authenticité la plus incontestable. Il cite les noms et les dates, les diagnostics et attestations des maîtres autorisés de la science médicale et chirurgicale; il invoque surtout le témoignage du savant Dr. Boissarie; cet homme que nous avons tous rencontré au bureau des constatations et dont l'impartialité sévère et le coup d'œil si juste et si pénétrant sont à l'abri de tout soupçon et de toute critique. Si le Dr. Boissarie méritait un reproche, ce serait précisément de se montrer trop difficile et trop scrupuleux, quand il s'agit de reconnaître dans une guérison quelconque l'influence du surnaturel. Avec lui donc les démentis ne sont pas à craindre. Il n'affirme que ce qu'il a vu, étudié, scruté à fond, et il se réserve toutes les fois qu'il y a place au moindre doute.

Les *Lectures pour le Mois de Marie* n'ont pas besoin d'être recommandées. Elles seront bientôt entre toutes les mains, aussi populaires et aussi aimés que celle qu'on ne saurait bénir assez et dont on ne parle jamais trop.— MGR LE MONNIER.

Explication Littérale et Sommaire du CATÉCHISME de Québec, Montréal et Ottawa par le Rev. P. Lasfargues des Frères de St Vincent de Paul.

Cet ouvrage, fruit de l'expérience de toute une vie sacerdotale consacrée au service des enfants, vient d'être imprimé de nouveau. En quelques années il a été répandu dans les trois archidiocèses de Québec, Montréal et Ottawa. Le plus bel éloge à faire de ce livre est l'accueil que lui ont accordé les instituteurs et les institutrices. C'est à leur intention du reste qu'il a été composé; l'auteur n'a certainement pas manqué son but. Le 6^e mille que nous offrons aujourd'hui au public sera reçu avec la même bienveillance, et rendra les mêmes services.

L'auteur s'attache aux explications essentielles: toujours elles sont claires, pratiques. Une classe de catéchisme ainsi préparée met l'instituteur à même de fournir aux enfants des notions précises qui fixent dans leur esprit le véritable sens de mots ou de phrases incompréhensibles pour eux.

Disons que bien des prêtres se servent de ce livre pour leurs catéchismes et le préfèrent à d'autres ouvrages, d'un grand mérite sans doute, mais peut être moins appropriés à l'intelligence de l'enfant.

Cet ouvrage est en vente à l'Imprimerie du Patronage.

Prix 25 cts.

JOSEPH SÉPET, avocat de la Cour d'Appel d'Aix. Président de la conférence Saint-Louis de Gonzague (1874-1898), par le P. J. Adam, S. J. 1 vol. in-18 jésus, avec portrait, 1 fr. 25. — Librairie Victor Retaux, 82 rue Bonaparte, Paris.

La *Vie de Joseph Sépet* devrait être le "livre de chevet" de tous les jeunes gens de France. Il est impossible qu'en lisant ces pages, un jeune homme ne se sente pas devenir meilleur. Ce n'est par un héros des temps passés, dont la figure s'estompe dans le lointain de l'Histoire. C'est un jeune chrétien d'aujourd'hui. Il a respiré l'air ambiant. Son cœur est battu de tout ce qui fait tressaillir le cœur de la jeunesse de ces temps-ci. *Enfant, étudiant, soldat, jeune homme d'œuvres*, à chacun il peut dire : "J'étais comme vous." Mort à vingt-trois ans, Joseph Sépet laisse un sillon lumineux : il a fait du bien ; il a été une force, une influence. Pourquoi ne pas être comme lui ? Sa vie n'est pas sortie du cadre commun. Il était pourtant désigné. — suivant une parole autorisée, — à devenir l'un des chefs de l'armée du bien."

La *Vie de Joseph Sépet* a sa place marquée dans le pupitre du collégien, sur le bureau de l'étudiant, dans la bibliothèque de toutes les œuvres de jeunesse. Ce livre est lumière et vie. Il doit susciter à Joseph Sépet de nombreux imitateurs.

LA LOI DE CAÏN, par Seth. Un volume in-18 jésus, 1 fr. 50. — Victor Retaux, Libraire-Éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris.

Voici un livre prophétique : prophète de malheur, mais aussi de vérité, hélas ! si s'accomplit le nouvel attentat contre nos libertés. *La Loi de Caïn*, — on l'a deviné — est celle qui, sous le marque de *l'âge scolaire*, veut arracher les âmes des jeunes croyants à la direction de leurs parents pour essayer de leur ravir la foi.

L'auteur suppose la loi perpétuée et nous transporte au lendemain du vote, dans ce douloureux et menaçant avenir. Un gracieux et brillant adolescent, fils aîné d'une chrétienne famille, se voit forcé d'entrer interne au lycée, afin d'être admis à concourir pour l'École Polytechnique. Périlleuse épreuve que celle-là ! et à laquelle ne résisteront pleinement que les caractères fortement trempés, malheureusement, ce n'est pas ici le cas. L'énergie du jeune homme n'est pas proportionnée à son intelligence. Après des scènes tristement vécues dans leur poignante sincérité, on le voit peu à peu perdre sa foi, et sa vertu ; puis s'éloigner des siens dont les croyances et la vie lui deviennent un reproche ; enfin mourir prématurément de la plus triste des morts.

Tel est le plan, bien simple et assurément : mais l'exécution le transforme. Quelle finesse d'analyse psychologique dans les descriptions de ce caractère endoyant, qui cède et se reprend tour à tour, jusqu'à l'abandon final et l'endurcissement. A côté de lui, apparaît une délicieuse figure de mère, douce et douloureuse comme une Vierge de Carlo Dolci, dont le cœur est brisé par les ruines morales de son enfant et dont la raison chancelle sous l'impression de sa fin tragique. Il faut lire, surtout, le cha-

pitre intitulé "Pauvre mère!" Il est écrit avec des larmes et en fera sans doute couler plus d'une. Espérons qu'il inspirera aux mères chrétiennes la résolution indomptable de lutter avec l'énergie de l'amour, afin d'empêcher ou de faire rapporter la loi maudite qui s'en prend à l'âme de leurs enfants.

Quant au style, il est extrêmement varié : tantôt il gronde de puissantes colères ; tantôt il analyse avec une pénétrante sûreté ; plus souvent, il dit les angoisses des cœurs avec d'innombrables douceurs. On sent les palpitations haletantes d'une âme émue profondément, qui souffre des maux trop réellement entrevus et laisse échapper le cri d'une immense pitié à la vue des familles bientôt désunies, des mères abreuvées d'amertume, des jeunes gens désorientés, flétris, perdus pour toujours, peut-être. Telle est l'impression produite par cette œuvre poignante. Nous lui souhaitons de réveiller ceux qui dorment et de galvaniser tous ceux qui peuvent lutter pour la défense de leurs droits, la liberté de leur conscience, l'âme inestimablement précieuse de leurs fils.

LES ENFANTS DE LA VEUVE, par *Tourmentin*, avec préface de *M. de Marcère*, sénateur, ancien ministre. Un beau volume in-18 Jésus : 3 fr. — *Victor Retaux*, Libraire éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris.

De la préface de cet ouvrage nous détachons ce passage : " C'est de rendre un sérieux service au pays que de l'éclairer sur l'origine, sur l'organisation, sur les tendances et sur les desseins formels d'une société qui a pris en quelque sorte possession de l'Etat. Je ne puis donc que vous féliciter et qu'engager le pays à lire votre livre qui est propre à l'éclairer sur ce qu'il lui importe, au plus haut chef de savoir. "

Ces paroles d'un homme politique, tel que *M. de Marcère*, dont les idées libérales sont incontestables, dispensent de tout commentaire.

Néanmoins, nous nous permettrons d'ajouter un mot. Ce livre pourrait bien s'appeler : *Les francs-maçons peints par eux-mêmes*. L'auteur en effet sans forcer la note, sans exagération de mauvais aloi, sans passion mauvaise, introduit savamment le franc maçon, dans son œuvre, à l'aide de multiple document d'une authenticité absolue ; il le fait parler, gesticuler, étaler lui-même ses appétits et ses actes, avec une précision remarquable et une originalité qui ajoutent au récit quelque chose de neuf, d'instructif et de saisissant. C'est la mise au point, par une plume compétente, de la question maçonnique qui, jusqu'à ce jour n'avait été simplement qu'ébauchée. *Les Enfants de la Veuve* auront un gros succès d'actualité, à la confusion et au grand déplaisir des hiboux de la rue Cadet.

Aux ANNES ! par le *Père Jean Charruan* de la Compagnie de Jésus 1 vol. in-18 Jésus de 170 pages. 1 fr. 25. Chez *Victor Retaux*, Paris, 82, rue Bonaparte.

Voici un petit volume, qui malgré son titre, n'attirera pas, nous l'espérons, les foudres de *M. Fallières*, ni les réquisitoires du procureur général de la Haute-Cour. Ce n'est pas contre le

gouvernement de la République, c'est contre nous mêmes et contre l'ennemi du salut qu'il nous appelle au combat, et cette guerre là, croyons nous, n'est pas pour troubler la quiétude de la majorité des Sénateurs. Lisez ce petit livre : il s'adresse aux chrétiens de tous âges et de toutes conditions, à tous ceux qui combattent ici bas pour la couronne éternelle *Pourquoi sommes-nous tentés ? Comment la tentation rend-elle gloire à Dieu ? Comment nous est-elle utile à nous-mêmes ? Que faut-il faire avant, pendant, et après la tentation ?* Toutes ces questions si pratiques sont traitées par l'auteur avec beaucoup de méthode, de précision et la clarté. Un style alerte et vivant, qui sait mêler à propos le raisonnement et le récit, soutient jusqu'au bout l'attention du lecteur.

Ces pages, lues et méditées, inspireront aux âmes généreuses une horreur plus vive du péché et leur suggéreront d'utiles moyens pour assurer la victoire.

VERAX.

L'ÉGLISE OU LE CHRISTIANISME VIVANT, par J. Fontaine, S. J 1 vol. in-12, 440 pages, chez Retaux rue Bonaparte, 82. Paris. Prix : 3 fr. 50.

Rien de plus exact que le titre de ce volume où l'on voit l'Église aux prises avec toutes les difficultés actuelles : Le *pévil protestant*, le *naturalisme laïcisateur*, avec ses lois *scolaires* et sa loi sur le *divorce*, et enfin les ombrageuses susceptibilités des pouvoirs publics, tracassiers et oppresseurs.

C'est dire que les problèmes les plus angoissants de l'heure présente sont étudiés à fond, car l'auteur, qui n'a pas coutume de se payer de mots et de phrases, en cherche la solution dans une connaissance approfondie de l'Église elle-même. Voici du reste la Table des Matières qui fait assez connaître la nature et la portée de l'ouvrage.

PREMIÈRE PARTIE : *L'Église ; Notions préliminaires.* 1° Idée générale de l'Église. 2° son organisation par Jésus-Christ ; 3° son principe vital ; 4° ses fonctions vitales ; 5° ses destinées terrestres.

DEUXIÈME PARTIE : *L'Église ; son organisme doctrinal.* 1° L'Église organe récepteur... 2° organe conservateur... 3° organe propagateur... 4° organe fécondant... 5° organe infallible de la doctrine catholique.

TROISIÈME PARTIE : *L'Église ; son organisme sacramentel.*

1° L'Église génératrice... 2° L'Église éducatrice de la vie surnaturelle. 3° L'Église créatrice de la perfection surnaturelle. 4° L'Église restauratrice... 5° L'Église nourricière de la vie surnaturelle. 6° L'Église victorieuse de la mort. 7° L'Église réformatrice de la famille par le mariage indissoluble. 8° L'Église héritière du sacerdoce de Jésus-Christ. 9° l'organisme sacramentel et le sacrifice de Jésus-Christ.

QUATRIÈME PARTIE *L'Église : son organisme gouvernemental.*

1° L'autonomie... 2° les pouvoirs constitutionnels... 3° la politique extérieure... 4° les signes caractéristiques... 5° la sainteté de l'Église.

Tabernacles

Je vous envoie \$ 3.00 pour habiller un enfant de la première Communion. Je vous prie de faire une neuvaine avec vos enfants pour obtenir la guérison d'une maladie grave. D. O. C.—\$5.00 pour un enfant de la première communion. L. P. T.—Je vous envoie \$5.00 pour un habillement de la première communion. Veuillez donner à l'enfant le nom de Jean. Une amie des pauvres—\$5 00 pour la première communion. Mme G.—\$5 00 pour la première communion. Mme G.—Pour aider à habiller un petit garçon faisant sa première communion cette saison et pour obtenir des grâces en faveur du donateur. A. C.—Vous trouverez dans cette lettre cinq piastres pour habiller un petit garçon du Patronage pour sa première communion. Veuillez lui donner le nom de Jean à la confirmation.—Ci-inclus l'obole de la classe de cinquième et de leur professeur pour l'habillement d'un de vos enfants à sa première communion. Petit Séminaire de Québec—Mme L. P. de M. pour un enfant qui portera le nom de Philippe.—Mme H. G. pour un enfant de la première communion.—Je vous prie d'accepter les cinq dollars inclus pour l'habillement d'un de vos premiers communicants. P. C.—\$5.00 pour un enfant pauvre. Vous lui donnerez le nom de Joseph.—M. Joseph L. pour un enfant de la Première Communion, sur mes petites économies d'écolier.—M. Joseph E. B. \$5.00 pour un tabernacle vivant.—Je vous envoie \$5 00 que j'ai promis, pour une grâce obtenue pour habiller un enfant pauvre de la première communion et j'en promets cinq autres pour l'année prochaine si j'obtiens la : grâce que je demande, faites prier vos petits enfants pour cela s'il vous plaît. N. D.—J'ai l'honneur de vous adresser \$10 00, pour vous permettre d'orner deux petits tabernacles vivants. Je vous demande comme récompense de leur donner pour nom de confirmation, Marie, Marcel, et de penser à nous dans vos bonnes prières.—Je vous envoie \$5 00 pour habiller un de vos enfants, à celui-là je recommande tout spécialement la conversion d'un jeune homme.—Je vous prie de recevoir le petit chèque ci-inclus pour six dollars. Cette modique somme servira si vous le voulez, à mon abonnement aux "*Fleurs de la Charité*" et à l'habillement d'un de vos premiers communicants pour cette année. Vous me ferez plaisir si l'enfant reçoit les noms de Pierre Emilien et si vous faites un peu prier pour moi. A. M.—Pour un costume de 1ère communion. J. B. C. L.—Mme A. B. D. \$5 00 pour habiller un enfant de la 1ère Communion. Vous lui donnerez le nom de Joseph.—\$5.00 pour orner un des tabernacles se préparant à recevoir pour la première fois le Saint des Saints, le beau et l'aimable petit Jésus. A la confirmation veuillez lui donner le nom de Pierre. P. G.—Malgré ma pauvreté, je désire contribuer pour quelque chose à l'habillement de vos premiers communicants. J'inclus sous ce pli deux dollars; c'est peu, mais ça sera toujours suffisant pour en chauffer un.—Veuillez accepter cette petite offrande pour chauffer un enfant de la première communion, en action de grâce pour faveur obtenue. M. Z. R.—J'avais promis de donner un livre et une paire de chaussures pour vos pauvres enfants de la première communion afin d'avoir une place que je désirais et j'ai obtenu ma faveur faite prier pour moi et je penserai à vos enfants.—\$5.00 pour un de vos enfants de la première communion, faites lui prendre le nom d'Alfred et qu'il prie pour la conversion d'un de mes fils. Veuillez demander ma guérison.—Veuillez s'il vous plaît agréer cette petite offrande en faveur de vos jeunes communicants de votre indigne mais dévoué serviteur F. X. P.—\$5.00 pour un enfant de la première Communion. Qu'il prie pour trois frères qui sont heureux de l'habiller.—Ci-inclus la somme de \$10.00 pour habiller deux premiers communicants. Reconnaisance et remerciement à la très sainte Vierge, à St Antoine de Padoue, à Saint Vincent de Paul, à Saint Crépin et St Marc, et afin d'obtenir par leur intercession toutes les grâces dont j'ai besoin. J. A. M.

Correspondance

Recommandations de Prières

Nous recommandons un procès aux prières de vos enfants, si nous gagnons nous promettons une jolie aumône. J. C.—Sous ce pli vous trouverez deux piastres pour faveur obtenue. Si vous voulez bien faire prier vos enfants et votre communauté pour une grâce spirituelle. Si cette grâce m'est accordée je vous enverrai deux piastres. Mme A. B.—Une famille éprouvée se recommande aux prières de la communauté pour obtenir une grâce particulière.—Voulez-vous avoir la bonté de faire une neuvaine avec vos bons petits enfants en l'honneur de Ste Anne. J'envoie \$1.25 pour vos petits orphelins et je promets la somme de \$25 00 à votre institution si j'obtiens la faveur que je demande.—Je promets à St Antoine d'habiller deux enfants pour la première Communion, soit dix piastres s'il me fait trouver à vendre une propriété que je suis obligée de laisser Une abonnée.—Voulez-vous être assez bon de commencer une neuvaine dimanche en l'honneur de St Antoine, de Ste Anne, de la Ste Vierge et de l'Enfant miraculeux de Prague pour une faveur particulière que je sollicite : si je l'obtiens j'en donnerai \$1.00 pour vos enfants pauvres aussitôt que je l'aurai obtenue. Une abonnée M. L. G.—Une autre dame se recommande à vos prières elle dit que si elle peut rencontrer pour payer ses dettes elle donnera \$1.50 à St Antoine de Padoue. P. J. Q.—Voulez-vous avoir la bonté de faire prier vos chers petits enfants pour obtenir la conversion de 4 personnes à qui je me suis intéressé, je demande une neuvaine à la bonne Ste Anne et une prière à la Ste Vierge tous les jours pour une grâce demandée Je ferai tout en mon possible de vous faire avoir la somme de \$250.00 à 500.00 qui doit être donnée par mon père à une communauté s'il réussit dans une grande entreprise, veuillez faire prier beaucoup. Mlle D. G.—S'il vous plaît de faire commencer une neuvaine à St Antoine et St Ignace pour que j'obtienne ce que je demande. Aussitôt que je l'aurai obtenu je promets un montant d'argent. Une abonnée.—Ci-inclus \$1.00 pour la messe de St Antoine, c'est la deuxième fois que je donne à St Antoine tout ce que je possède. Voyez, je ne suis pas riche, c'est pour obtenir une grâce toute spéciale de vocation. Une enfant de Marie.—Veuillez accepter cette aumône pour ce mois de Mai Mlle D. G. Je vous envoie cette obole pour vos petits enfants pauvres de la première communion ou pour une faveur obtenue auprès de la Ste Vierge et de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague par l'entremise de St Joseph de St Antoine de St François d'Assises. Je vous demande encore une petite pensée dans les prières de vos enfants. Une abonnée.—Je viens en ce jour me recommander à vos ferventes prières ainsi qu'à celles de votre communauté et de vos chers petits pauvres : je laisse à votre choix les saints et saintes que vous voudrez intercéder.

Reconnaissance

Ci-inclus vous trouverez \$1.58 dont une piastre que j'avais promis pour vos enfants en l'honneur de St Antoine de Padoue si j'obtenais une grâce, laquelle j'ai obtenue, et cinquante huit centins que j'ai quêtés pour votre clocher. Une abonnée.—Reconnaissance à St Antoine par Mme G. pour grâce obtenue je promets au Patronage 1 pain pendant un an.—Reconnaissance envers l'Enfant Jésus de Prague. E. T. F.—Ci-inclus \$2.00 : \$1.50 pour l'œuvre du pain de St Antoine et 50 cts pour deux messes pour grâces obtenues. Mme J. B.